



LITTÉRATURE

Scènes d'enfant

PAR NORBERT CZARNY

À la toute fin de son roman, *Laura Alcoba* revient sur les conditions d'écriture du *Bleu des abeilles*. Quelques souvenirs persistants, des photos, et une correspondance partielle ont donné naissance au roman : les lettres que son père lui a adressées entre janvier 1979 et septembre 1981. Il était alors détenu dans une prison de La Plata, en Argentine.

LAURA ALCOBA
LE BLEU DES ABEILLES
Gallimard, 126 p., 15,90 €

C'était au temps de la dictature du général Videla et des « centres de détention ». Mais de cela *Le Bleu des abeilles* ne parle pas. *Manèges, petite histoire argentine*, le premier roman de Laura Alcoba en 2007, non plus. Il mettait en scène la narratrice et sa mère à La Plata peu avant que la dictature ne prenne son tour le plus sanglant. Le père était enfermé en tant que militant révolutionnaire. La narratrice et sa mère vivaient cachées dans cette ville singulière, que son tracé géométrique rend facile à quadriller. L'enfant avait appris à vivre dans des limites et des contraintes qu'elle retrouve, un peu plus âgée, en franchissant l'Atlantique...

Ainsi, elle n'a pas le droit de correspondre avec son père emprisonné autrement qu'en espagnol. Et l'un des plus beaux épisodes de cette histoire est sans doute celui de la « cinquième photo ». Sur les cinq photos que peut posséder un détenu, on ne peut voir que des personnes identifiables par les géoliers. Si un étranger à la sphère intime y apparaît, la photo est détruite. L'enfant veut envoyer la bonne photo à son père. Cela tardera.

Comme aura tardé le moment du départ. Avant de quitter La Plata, la narratrice a pris des leçons de français. Elle s'est émerveillée et s'émerveillera devant tout ce qui est différent, inconnu. En quelques instantanés, on assiste aux découvertes d'un enfant, loin de l'été austral. Elle s'attendait à vivre à Paris ; elle habite au Blanc-Mesnil. De Paris, il sera peu question, sinon quand on prend le métro. La mère travaille dans un centre d'accueil pour des enfants dont le comportement peut devenir subitement extrême. La fillette rencontre ainsi Paul ou Antoine, atteints d'autisme ou de troubles plus graves. Puis au bout d'un mois en France, elle entre à l'école, se fait des amis, découvre de petits drames qu'elle ne concevait pas.

Le quartier qu'elle habite se partage entre sa partie africaine et maghrébine, et une sorte de « barrio latino ». Le décor de l'appartement est celui de ces années soixante-dix finissantes : le papier peint est constitué de tuyaux qui conduisent les réflexions et les rêveries de la narratrice. Et elle est souvent occupée à rêver. Le monde qui l'environne est rempli de questions que son usage incertain du fran-

çais rend plus complexes encore. Elle découvre ainsi Georges Marchais, vedette médiatique de ce temps et n'ose avouer à Nadine qu'elle ignorait tout de Claude François, mort cette année-là. Les échanges avec son père autour de leurs lectures contribuent à les clarifier. L'une des plus tenaces concerne le bleu des abeilles qui donne son titre au roman. La lecture de *La Vie des abeilles* de Maeterlinck laisse penser que cette couleur est la préférée des insectes. L'enfant se questionne sur un mystère, parmi d'autres qui font de ce moment de l'existence une période enchantée.

La venue d'amis argentins, des réfugiés politiques, crée aussi le trouble. Les entendre, c'est se laisser happer par la litanie des noms ou prénoms de compagnons incarcérés, disparus, partis, morts. La réalité de l'époque s'invite dans l'appartement du Blanc-Mesnil, dans l'existence paisible d'un enfant qui oublie ses peurs.

Le Bleu des abeilles est un roman délicat, léger. Les scènes d'enfant, pour reprendre un titre à la Schumann, s'y succèdent sans que jamais cela pèse ou pose. On sent toutefois ce que cette histoire d'exil a pu avoir de douloureux, au détour d'un récit.

Mais on retient ce que l'enfant a appris, découvert, aimé, même en le comprenant mal. Ainsi de la lecture des *Fleurs bleues*, faite malgré les conseils de la bibliothécaire. Elle aura au moins apprécié la rencontre entre Cidrolin et le duc d'Auge ; ce privilège qui consiste à goûter Queneau n'est pas donné à tout le monde. ♦

La guerre du Kosovo a bien eu lieu

PAR PIERRE BENETTI

ELVIRA DONES
UNE PETITE GUERRE PARFAITE
trad. de l'italien par Leïla Pailhès
[Métailié] coll. « Bibliothèque italienne », 178 p., 17 €

Les petites guerres : il y a un siècle, c'était le nom que l'armée française donnait à ses expéditions en Afrique de l'Ouest. Loin d'être des manœuvres périphériques ou des simulacres de violence, elles relevaient d'une stratégie coloniale déterminée à soumettre des territoires et des peuples ; elles n'étaient petites que par le peu d'intérêt que la métropole et son opinion publique leur accordaient – c'était une affaire lointaine qui concernait d'autres que nous et qui ne nous dérangeait guère.

Publié il y a deux ans en Italie, le roman d'Elvira Dones n'a rien à voir avec la colonisation du

Dahomey ou de la Haute-Volta. Il est en revanche ancré dans une autre « petite guerre », plus proche de nous temporellement et géographiquement, à laquelle des troupes européennes ont participé, mais qui semble bien avoir été oubliée malgré sa médiatisation. Elle n'en fait pas moins partie de notre héritage – à condition d'en prendre conscience, de l'assumer, d'y réfléchir, bref de l'intégrer à une mémoire, ce qui semble être la tâche que se donne *Une petite guerre parfaite*.

Elvira Dones est albanaise, vit aux États-Unis et écrit en italien. De quoi savoir passer d'un monde à un autre : du monde sans guerre, où elle vit depuis

1988, au monde « avec la guerre » où vivent ceux qu'elle a écoutés et dont elle a fait ses personnages. Une dizaine de membres de la même famille, pour la plupart féminins, tous confrontés à l'ordinaire de la guerre, du 24 mars au 12 juin 1999. Ou plutôt à l'extraordinaire – la violence, la menace, la peur, le deuil – que la guerre a rendu ordinaire. La charge polémique de ce texte d'apparence simple et discrète, repose sur le contraste entre la « perfection » d'une guerre où ne meurt aucun soldat de l'ONU et le quotidien des bombardements, des viols, de la faim. Son titre cruellement ironique introduit déjà une faille dans les scènes de liesse de la fin du roman. Mais si elle refuse l'enthousiasme des sauveurs, si elle remet en cause le sentimentalisme humanitaire, Elvira Dones ne sonne pas la charge contre l'interventionnisme occidental ; son travail dresse simplement le constat de la douleur des autres, place avec justesse l'écriture de leur côté. ♦